

Denise-Edouard de Chazal

Ombres et Clartés

PORT-LOUIS—ILE MAURICE
THE GENERAL PRINTING & STATIONERY CY. LTD.

T, Esclapon, Administrateur

1934

MATIN

C'est un petit matin frais, tout content de vivre,
Qui joue dans la rosée comme un jeune enfant ivre.
L'herbe menue tremble, chargée de mille perles,
La plaine comme une houleuse mer déferle.

Le vert gazon étend son tapis diamanté
Que filèrent, prestes, de noires araignées.
Une molle vapeur monte du sol mouillé,
Les fleurs s'éveillent, pâles en leur corset givré.

L'aubépine étend ses blanches houppes neigeuses,
L'oiseau, dans un trille, dit sa chanson heureuse.
La lune, endormie dans le tendre ciel bleu-pâle,
Cache d'un mol flocon sa face qui s'étale.

A l'horizon soudain rosi, des flèches d'or
Annoncent que l'astre va prendre son essor.
L'air s'allège de la nuit, se frotte les yeux
Et part soudain d'un grand éclat de rire heureux.

C'est le réveil de la vie, le perçant signal
De Chantecler dont la claire voix matinale
Chante sa prière à l'étincelant soleil
Qui lentement monte, dans sa gloire vermeille.

MIDI

L'heure somptueuse étire sa splendeur
Sur la terre animée d'un frisson de bonheur.
Des chants vibrent dans l'air imprégné de parfums,
Les fleurs défaillantes, lourdes de chaleur, tendent
Dans un élanement, leur odorante offrande.

Des nuées d'abeilles volent dans le soleil.
Folles, elfes passent en fougueux essaim vermeil,
Et se posent sur les roses, où elles s'enivrent
D'une vie puissante, au sein des doux calices,
"Epuisant leurs forces en d'étranges délices.

Le lointain horizon vibre d'un bleu intense,
Et l'océan proche dit sa clameur immense,
Une ivresse lente s'infiltré dans les sens.

Deux grands bœufs au bord de la rivière qui chante
Boivent à longs traits, et l'exquise odeur de menthe
Met sa tendre fraîcheur dans l'ombre qui s'enchanté.

SOIR

Le clair de lune rôde
Et se glisse en maraude
Le long des toits
Au fond des bois.

Il luit mille diamants
Sur les branches où, lents,
Les vers luisants
Glissent, gluants.

Il met une caresse
Sur la terre qui paresse,
Et se pare
De son phare.

Il pose un long baiser
Sur les lys irisés
Où, frêle chanterelle,
Dort une coccinelle.

Il plisse l'eau endormie
De rides infinies,
Et met au fond
Son gros œil rond.

Le mystère de l'ombre
Se fait encor plus sombre
A la fleur pâle
Qui, triste, râle...

COUCHANT MARIN

A l'horizon fuit
Un petit bateau,
L'heure s'alanguit
D'un frisson sur l'eau.

Le soleil décroît,
Et sa mort prochaine
Déjà jette un froid
Sur la terre vaine.

Les oiseaux de mer
Fuients à tire d'ailes
Ivres du grand air
Qui tend leurs corps frêles.

Les montagnes mauves
Estompent leurs ombres,
Et les herbes fauves
Se détachent, sombres,

Le petit bateau
Est dans le soleil,
Grande aile d'oiseau
Dans l'air tout vermeil.

En apothéose
Dans une orgie rouge,
Le soleil se pose
Sur le flot qui bouge.

Grande fleur de sang,
Lueur d'incendie

Qui meurt, emportant
Le sens de la vie.

DÉCEMBRE

Décembre a jeté sa pourpre
Sur la terre altièrè.
La saignante blessure des flamboyants
Rougeoie dans l'air lourd de parfums entêtants.
Décembre a jeté sa pourpre
Sur la terre altièrè.

Les beaux fruits d'or attirent les mouches frêles
Qui tourbillonnent dans un battement d'ailes,
Et les troncs tout gonflés de sève
Ont une palpitation brève.

Le jaune soleil brûle et la terre flambe,
L'horizon vibre d'une clarté qui tremble.
Et les roses royales
Meurent d'un étrange mal.

Mort intense de la fleur qui résume
Sa vie brève, et superbe, la consume
Dans un ultime parfum où s'élève
Son âme fragile de fleur de rêve.

Décembre a jeté sa pourpre
Sur la terre altièrè.
La saignante blessure des flamboyants
Rougeoie dans l'air lourd de parfums entêtants.
Décembre a jeté sa pourpre
Sur la terre altièrè.

PLEIN SOLEIL

C'est une de ces matinées où la joie de vivre
Met dans le sang une insouciance légèrement ivre.
La plage blonde étincelle au, brûlant soleil,
La mer toute bleue ondule de reflets vermeils.
Les montagnes se découpent en monstres de pierre,
La baie s'éveille, irradiante de chaude lumière.
Les barques aux blanches voiles sillonnent la rade,
Et les pêcheurs tout joyeux chantent une gaie aubade.
C'est l'heure où sur la rive jolie entrent dans l'eau
Les frais marmots à la chair dorée,, frimousses blondes
Ou brunes, gais petits diabolotins faisant la ronde,
Joyeuse enfance en fleur, aux rires pleins de santé...
... Rejetant leurs peignoirs aux mille nuances heurtées,
Moulées dans leurs maillots multicolores," voyants,
Les femmes ont l'air de fruits exotiques aux troublants
Arômes, à la saveur rare. Ainsi dévêtues,
Elles offrent aux chauds rayons, leur radieuse chair nue.
Païennes impudiques, heureuses des "caresses
Qui mettent un lent frisson sur leurs corps de déesses,
Heureuses de leur santé décuplée, dçs morsures
Du soleil qui les dore comme, dé beaux fruits mûrs...

DES ENFANTS DANS UN JARDIN

Dans le grand jardin jouent
Les petits enfants fous,
Et les robes aux fraîches couleurs
Pareilles à de vivantes fleurs
Tournoient.

Semblables aux lutins
Qui dansent au matin,
Ils jouent joyeux, les clairs enfants,
Tandis que leur rire charmant
S'égrène,

Leurs beaux petits corps frais,
Qui attirent les baisers,
S'ébattent dans le clair soleil
Qui les teint de reflets vermeils
Et roses.

Petit monde fragile
Qui courez, prestes, agiles,
Vous avez, dans vos yeux naïfs,
Pris l'humanité sur le vif
En touches.

Vous rusez, vous chassez,
Et puis, vous guerroyez,
Et les plus légères querelles
Vous excitent, comme de frêles
Fauves.

Enfants aux yeux très purs,
Qui glissez dans l'azur,

Vous ne savez pas que la vie
Est faite de peines infinies
Et lourdes.

Vous allez insouciant
O beaux petits enfants,
Qui respirez le frais bonheur
Du soleil, de l'air bleu, des fleurs
Des fruits.

Vous tenez dans vos mains
Les espoirs de demain.
Et vous dansez, ô petit monde,
L'air de la vie sur une ronde
Naïve.....

FANTOMES

Je suis environnée ce soir d'une nuée
De fantômes épars tout au long des années,
Ils dansent au rythme d'une vieille pavane,
Tandis que la nuit bleue s'alanguit et se fane.

Mon enfance est là. Candides matins tendres
Qui rient de là joie de vivre et ont l'air d'attendre
On ne sait quel étrange et prodigieux bonheur
De ta ronde éperdue des années et des heures.

Matins lumineux où tout vit, où tout est clair,
Où l'on sent son âme, en fulgurant éclair,
Monter dans l'éclatant soleil et s'y noyer
Eperdu, embrasé dans cet ardent foyer.

Matins où l'on croit que vous appartient le monde
Où les rires puérils balbutient une ronde,
Matins où l'on ne sait pas encor que tout meurt
Et que la vie n'est qu'un poignant tissu de leurres.

Fantômes pâles qui dansez, vous voici vous,
Les belles heures de ma jeunesse aux jours fous,
Aux ailes éployées pour les longues années
De la vie, voyage aux escales hasardées.

Dans l'air bleu s'envolent les illusions heureuses,
Elles chantent, folles, dans la brise jaseuse.
Chansons d'amour que l'on chante dans le printemps
A l'heure unique qui sonne au cadran du temps.

Renouveaux, frais espoirs, rêves flous, imprécis,
On croit que montent vers vous les bonheurs promis.

Viens, ô ma jeunesse en robe de tulle rose,
Penche toi vers moi ce soir où tout est morose,

Redis moi les très beaux contes qui me berçaient
Tandis que dans l'ombre, les roses défailaient
Berce moi, jeunesse, dans tes bras parfumés
Redis, sans te lasser, les contes que tu sais.

Chante, sur le mode mineur, la symphonie
Aux tons lumineux, aux doux airs que fut ma vie,
Berce moi, et tandis que les jets d'eau sanglotent
Dans le jardin blanc de lune où les ombres flottent,

Les ombres fantômes qui m'entourent ce soir,
Endors moi, ma jeunesse, en me versant à boire
L'enivrante liqueur de la vie magnifique
Qui met dans mon sang de grands désirs nostalgiques.

DOULEUR

Près du petit lit où pour le dernier sommeil
On a couché l'enfant, à un oiseau pareil,
Une femme est assise, bête blessée, aux abois,
Masque tragique où seuls, les yeux déments flamboient,
Regard de folle qui, pour la dernière fois,
Boit des yeux son petit, sa lumière, sa joie.
Très pur, l'ange blond dort dans ses blanches blancheurs
Et la vacillante clarté des cierges effleure
Ses doux cheveux d'or d'un pâle reflet, se pose
Sur sa couche où fleur parmi les fleurs, il pose.
Quel froid subit a donc glacé ce petit être
Et l'a ainsi figé, immobile et lointain ?
Dans quel étrange monde a-t-il rouvert ses yeux
Et de quoi sourit-il de ce sourire heureux ?
Angoissée la mère douloureuse se penche
Sur le mystère qu'est devenu son enfant.
Comme il lui échappe soudain, le doux petit !
Sa joie, sa tendresse, son orgueil et sa vie,
D'un grand coup brutal, la mort lui a tout ravi,
Et la laisse broyée d'atroces visions.
Tout-à-l'heure, on va lui prendre son enfant,
Est-ce possible ? — Non — Elle suppliera tant
Qu'on sera bien forcé d'encor le lui laisser.
Et cette boîte, grand écrin tout large ouvert,
Qui a l'air d'attendre le doux corps potelé,
Pur fardeau qui toujours s'appuyait sur sa mère.
Qui donc vient de dire que l'heure a sonné ?
Allons ! une maman pleure, un enfant naît
Pour qu'un jour, on dise que l'heure a sonné ?
Non—non, ce soir encor, elle aura dans ses bras
Son petit, la terre hostile, le grand froid
Ne le saisiront pas de leurs durs doigts de gel ...

.....
L'heure a sonné, la mort a emporté sa proie.
Et ce soir, nouvelle dans l'immensité froide,
Une pierre se dresse. A la dure clarté
De la lune d'hiver, sous un long cyprès roide,
On lit sur la blanche pierre : « ici repose
Le petit enfant que vous nous aviez donné.
Vous savez, Mon Dieu, le pourquoi de toutes choses.
Que faite soit Votre divine Volonté ! »
Et le chant triste de la brise dans les feuilles,
La froide lumière qui tombe des étoiles
Bercent seuls, ce soir, le pur sommeil solitaire
D'un ange qui, couché dans un étroit cercueil,
S'est endormi dans les bras de son autre mère :
La terre.

SOMMEIL

Dans la nuit chaude qui égrène ses heures lourdes,
Une femme sommeille, épanouie fleur de chair,
Et son cœur s'agite d'une palpitation sourde
Sous sa chemise de soie rebrodée de chimères

Ses longs cheveux d'or, épars, lui font une auréole
Où s'enfouit son menu visage moite et rose,
Ses longs cils recourbés ombrent, d'une ombre très molle,
Sa joue pareille à un frais pétale de rose.

Sa bouche, où voltige un sourire, a la saveur
Et l'humide éclat d'un beau fruit rouge et parfumé,
Sa gorge a des lueurs d'une rose blancheur.

Femme, fleur ou fruit, ta chair a des reflets de flamme,
De claires et infinies douceurs y sont résumées
Et tu es l'inoubliable tentation, ô femme !

JEUX D'EAUX

La cascade vaporeuse
Chante sa chanson joyeuse
Et l'eau folle s'éparpille
Sous le grand soleil qui brille.

Le rocher brun et verdâtre
Sert de fond à l'eau d'albâtre,
Splendide lumière en fête,
Où le prisme se reflète,

L'eau redit son frais murmure
Et sa tendre chanson pure,
Va se perdre très au fond

Du noir bassin, où les fées
Toute la nuit ont filé
De la dentelle en grands ronds...

VULNERANT OMNES, ULTIMA NECAT.
TOUTES BLESSENT, LA DERNIÈRE TUE.

Quand l'heure dernière pour moi sonnera,
Et que glacée d'un indicible grand froid,
Je sentirai la mort lente m'envahir
Dans mes membres froids, pâles comme la cire,

Quand mes lèvres bleuies deviendront violettes,
Et que de mes narines passera cette
Rauque respiration, propre aux mourants ;
Avant que pour toujours, mes lourdes paupières
Voilent mes yeux, donnez-moi de la lumière.

Je vous en prie, ô vous, vous qui serez là,
Que je m'en aille, emplissant mes yeux las
De la beauté tout épandue sur la terre.
Laissez à grands flots pénétrer le soleil.
Je voudrais que ses lumineux rayons veillent
Mon agonie et la bercent, apaisée,
Réchauffée par leurs longs jeux tout irisés.

Donnez-moi aussi des fleurs, un grand jardin
Où je m'endorme d'un lourd sommeil sans fin.
Je voudrais des fleurs chaudes, presque vivantes,
Que je toucherai de mes deux mains mourantes.

Et puis aussi, faites que j'entende un chant,
Un large sanglot d'un violon déchirant,
Où l'âme qui le fera frémir se brise
De voir que je m'en vais au temps des cytises.

Quand vous sentirez qu'approche la fin,
Portez-moi un tout petit enfant divin,

Que je revoie dans sa pure douceur d'ange
La pureté qu'ignore trop notre fange.
Le frêle petit, vous me le donnerez,
Et tandis que très doucement j'entrerai
Dans la nuit éternelle, faites qu'un rire
Puéril rassure mon esprit en délire,

Et que je m'endorme dans un très beau songe
Sans penser que déjà, l'horrible ver ronge.....

LES VITRAUX

Les vitraux s'éveillent avec l'aube imprécise
Qui s'amuse à poser des pâleurs dans l'église.
La douce figure de la Vierge Marie
Se penche sur un petit Jésus qui rit.

Saint Joseph tend les bras vers le divin enfant.
Et le protège d'un tendre regard aimant
Plus loin, c'est Jean-Baptiste, le fidèle berger,
Sur la blanche tête duquel il a neigé.

Voici Agnès, Cécile, Madeleine et Monique,
Les grandes et pâles saintes, l'air séraphique,
Et leurs longues robes brillent dans la lumière.

Tandis que le soleil qui monte dans les deux,
Fait luire de vie les grands vitraux où les bleus,
Les ors et les rouges s'exaltent en prière...,

FLEURS COUPÉES

Les tendres calices safranés
Défaillent dans l'ombre de la pièce close,
Et les parfums montent, enlacés
Aux pétales charnus des énormes roses.

Roses rouges, roses roses, roses jaunes,
Roses candides, pourpres fleurs passionnées,
Leurs chauds coloris intenses donnent
Une impression plénière de beauté.

Dans le précieux vase de blanc cristal
Où baignent leurs tiges aux épines pâles,
Elles semblent mourir d'un mystérieux mal.

.....Soudain, un bruit mat, deux pétales diaprés
Tombent ; quelque chose de triste a passé,
L'âme d'une fleur, au loin, s'est envolée....

A BEETHOVEN

Sur les touches d'ivoire poli,
Deux mains très pâles,
Et du grand Beethoven, le génie,
L'âme s'exhale.

La sonate du beau clair de lune,
En fluides.
Arpèges, chante dans la nuit brune
Et languide.

Gémissements qui tuent, râles ivres,
Désespoirs,
La douloureuse cantate vibre
Dans le soir.

La plainte désespérée monte
En sanglots,
Et s'agite, s'enlève et monte
Tel le flot.

Farouche musique où palpitent,
Comme du sang,
Toutes les grandes douleurs écrites
L'âme en sang.

Ame large d'humanité,
Où pleurèrent
Les immenses cris irrités
Des cœurs fiers.

Ame somptueuse de Beethoven,
Je t'adore

Ce soir où les mauves cyclamens
En accord

De lourds parfums, tendent leur chair,
Pour mieux entendre
Les sons aux ailes de chimère
Dans la nuit tendre.....

ÉPOUVANTE

C'est un soir d'orage lourd de sinistres menaces.
La mer écumeuse gronde. D'un vol qui harasse
Leurs ailes mouillées, les grands goélands gris s'enfuient,
Chassés par la tempête. Aucun éclair n'a lui.
Au ciel livide et tourmenté, les nuages courent,
Se poursuivent, pressés, et les vagues en furie
Mordent d'un dur baiser le rocher où, dès le jour,
Une femme folle d'angoisse fait la vigie.
Son homme s'en est allé aux premières étoiles,
La tempête l'a pris, sans autre abri que sa voile,
Dans l'esquif frêle qu'il manie avec insouciance,
Fataliste comme les marins, dont l'existence
Est si hasardeuse, qu'il suffit d'un coup de dé
Imprévu, malheureux, pour qu'on ne voie plus jamais
La femme, les petits, tous ceux que l'on a aimés.
A cette heure tragique, où est-il, que fait-il,
Perdu dans l'immensité haineuse qu'est la mer
Un jour de tempête ? A-t-il entrevu une île,
Un port où aborder, un étroit morceau de terre
Pour y reposer ses membres tout lassés et froids,
De ce combat, farouche contre les éléments ?
Une angoisse affreuse étreint la pauvre maman
Qui songe au logis, à ses petits pleins d'effroi.
— A chaque saute de vent, son cœur dans un étau,
Bat d'un rythme fou et projette à son cerveau
Les pires hallucinations : voici son mari
Roulé par les lames géantes, tordu, broyé,
Convulsé dans un horrible spasme de noyé.
Son imagination en délire se nourrit
De ces macabres visions jusqu'à ce que brisée,
Vaincue, elle tombe sur le roc déchiqueté,
Les cheveux au vent, l'œil fou, hagard, une démente

Souffrant dans son âme et dans sa chair, une amante
Oui ne reverra plus, jamais plus son jeune amant,
Celui avec lequel, un frais matin de printemps,
Elle a échangé l'humble et cher anneau d'argent.

SIRÈNE

Brune et somptueuse,
Belle statue heureuse,
Cambrant ses lourds reins fier»,
Elle passe, altière.

Ses longs cheveux de nuit
Ondulent, tout enduits
D'un parfum lancinant,
Où l'opium se sent.

Ses sourcils, arcs hardis,
Marquent son front qui dit
L'orgueil d'être très belle,
Ardente et rebelle.

Ses yeux sont des abîmes
Et son regard décime,
Profondeur d'océan
Où l'on se noie tremblant.

Ses narines palpitent
Aspirant la vie vite,
Au rythme accéléré
D'une âme exaltée. ,

Sa bouche, fleur de sang,
S'entr'ouvre sur ses dents
D'un rire ensorcelant
Qui prend le plus défiant.

Son beau corps est sculpté
Dans sa chair passionnée,

Et ses seins opulents
Attirent les yeux lents.

Elle s'étire et s'enroule
Comme une souple houle
Et telle une panthère,
Elle fixe l'adversaire.

Une odeur émane d'elle,
Et troublante, se mêle
A la puissante odeur
De la sève qui meurt

Brune et somptueuse,
Belle statue heureuse,
Cambrant ses lourds reins fiers,
Elle passe, altière.

Et son œil de gazelle,
Et sa bouche sensuelle,
Rejettent avec mépris
Le désir qui la suit

MISÈRE

L'usine ruisselante
Epanche ses feux lumineux,
Et la vie haletante
Des machines ardentes
Emplit la nuit que hante
La triste ronde des gueux.

Ils sont là, les misérables,
Pauvres bêtes de somme,
Ils sont là, tous lamentables,
Des échappés d'une fable
D'où sont exclus les hommes.

Des vêtements en lambeaux
Ceignent leurs maigres reins ;
Ployés par les durs fardeaux,
Ils ont en eux les durs maux
De tous ceux qui ont faim.

Ils peinent. La sueur ruisselle
En humides, longs sillons.
Dans un coin, près d'une échelle,
Dorment, mêlés, la séquelle
Décharnée des marmillons.

Un souffle intermittent
Fait tressaillir leurs corps.
Leurs faces privées de sang
Brillent d'un éclat luisant
Qui suinte par leurs pores.

Et le grincement sans trêve

De la chaîne sans fin
Berce leur sommeil sans rêve
D'une lente douceur brève
Où ils mangent du pain....

VIOLON

Dans la nuit bleue qui défaille épuisée,
Un violon a tout à l'heure sangloté.

Et mon âme a frémi, s'est exaltée,
Et mes nerfs ont vibré, tout exacerbés,
A cette saccadée musique mineure
Qui abolit le temps et détruit les heures.

Dans la nuit bleue qui défaille épuisée,
Un violon a tout à l'heure sangloté.

Qui es-tu, violon, étrange instrument
Où pleure la vie, en grands bondissements ?
Quand l'archet diabolique se lève pâle,

Et frappe tes cordes, t'arrachant des râles,
De quelle douleur indicible es-tu
Martyrisé, d'où viennent ces sons qui tuent ?

Violon, quand dans la nuit, ton long sanglot s'élève,
Lourd des surhumaines nostalgies qui rêvent,
Quel atroce mal tu nous fais par ton chant
Morbide qui nous secoue d'un frisson lent.
Tu étreins notre douloureux cœur de chair
De trop belles, de dangereuses chimères.

Tout le temps que dure ton chant maléfique,
Je te suis, ivre d'un grand rêve magique ;
Mais quand bref, le dernier accord résonne,
Insultant, strident comme un rire de faune,
Alors, violon, je te maudis, pleurant
Le rêve où je t'ai suivi haletant....

.....Et dans la nuit bleue qui meurt épuisée,
Je me sens moi aussi, mourir brisée,
A bout de sang, comme d'une blessure vive.....

SOIR MOROSE

Ma douleur est là ce soir
Où il fait noir,
Elle a mis son manteau sombre
Tout brodé d'ombre.

Ma douleur aux yeux tragiques,
Au masque fixe,
Me fait peur par son rictus
De blanc fœtus.

Ma douleur a de grands bras
Qui se déploient,
Comme deux chauves-souris
Fuyant la nuit.

Ses bras serrent mon corps froid
Comme une proie,
Ses griffes fouillent ma chair
D'un geste amer.

Ses blanches dents aïgues mordent
Comme une horde,
De sauvages chiens errant
Dans le soir lent.

Sa bouche est un noir empire
Qui suce et tire
Le sang de mon cœur blessé
Qui gît, vidé...

Son souffle parcourt mes os
Comme de l'eau,

Et mon âme emprisonnée
Soudain glacée,

Meurt d'un indicible froid,
— A l'heure où croît
La fleur qui pour un baiser
Se tend brisée.....

DÉSIR

Figé devant l'étincelant jardin où se joue
Toute la gamme des couleurs aux forts parfums fous,
Un petit pauvre, les doigts dans la bouche, regarde,
Et son corps, chargé de convoitise sous ses hardes
Tressaille d'une palpitation tout inconsciente,
Tandis que s'entrouvent ses narines palpitantes.

Petit Lazare, devant le festin somptueux
De la nature en fête, qui rit d'un rire heureux,
A quoi songe-t-il, le pauvre petit souffreteux
Dont l'œil tout gourmand s'illumine de mille feux ?

Songe-t-il aux beaux fruits lourds qu'il n'a goûtés qu'en rêve,
Et ces fleurs magnifiques où palpite la sève
Eveillent-t-elles en lui un vague, imprécis instinct Des choses
dont il aura toujours très faim, en vain ?

Terre promise des douceurs, royaume magique,
Où tressaille la vie aux beaux rêves féeriques,
Songe-t-il au pain frais, au lait chaud, au miel d'or,
Et trouve-t-il qu'injuste est son si triste sort ?

Non, l'enfant de misère aux yeux de bête peureuse
N' imagine rien, et si sa figure creuse
Se crispe de tant de désir, c'est que tout au fond
Du beau jardin, là où il y a d'immenses ronds
De soleil, une enfant blonde et rose s'enlève.
Sur une balançoire qu'on agite sans trêve.

Et devant une telle vision de bonheur
Le petit pauvre se sent un pincement au cœur,
Et trop candide encor pour connaître l'envie
S'étonne de sentir que si triste est la vie...

DEUX NOVEMBRE

Sous le jaune soleil
Qui fait flamber la terre,
Le champ des morts a l'air
De secouer son sommeil.

Les blancs mausolées fleuris
Sont d'immenses bouquets
Où se jouent les reflets
Des marbres roses et gris.

« Ici repose »..... « Ci-gît ».....
A l'infini, ces mots
Rappellent que la faux
A brisé tant de vies.

De noirs groupes en deuil
S'échelonnent ça et là
Et des visages las
Se rappellent un cercueil...

Heureux morts qui dormez
Du sommeil infini,
Les vivants aujourd'hui
S'inclinent à vos pieds,

Et vous disent tout bas,
La bouche sur la pierre,
Leur fervente prière
En se croisant les bras.

O morts qui reposez
Sous les immenses croix,

Etes-vous tous en joie
Sous les roses nacrées ?

Sous le grand soleil d'or
Dans vos cercueils étroits,
Vous oubliez le froid
O pauvres morts, si morts' !...

PRINTEMPS

Le printemps murmure sa tendre ritournelle
Dans l'air tout rose où voltigent irréelles
Les frêles libellules dont les changeantes ailes
Chatoient dans le jaune et clair soleil de miel.

Le matin rajeuni danse une grande ronde,
Une joie est sur la campagne toute blonde
Où les lourds épis d'or, chargés de blé ondulent,
Se mêlant aux bleuets qui ouvrent leurs bleues bulles.

Un rayon où montent des infinis d'atomes
Dresse son échelle, d'où les roses embaument,
Pour se hausser vers le beau cerisier fleuri
Où le pinson chante un poème ravi.

De mauves violettes étoilent la mousse,
Et le frais muguet blanc, dans l'ombre fraîche pousse,
Le ruisseau vagabond roule, roule ses eaux
Où frétilent carpes et tout petits carpeaux.

La brise parfumée jase, tout alanguie,
Et va bercer l'amour dans les très petits nids
Où d'amoureux pigeons, s'aimant bien tendrement,
Célèbrent l'exquise chanson du printemps.

ÉTÉ

Les immenses champs de cannes ondulent
Et l'air léger a des frissons de tulle.
L'été somptueux déploie ses richesses,
Lourdes de splendeurs, saturées d'ivresses.

Le soleil luit d'un éclat implacable
Et le ciel est d'un bleu insoutenable.
La nature est un chant exaspéré,
Et tremble d'une vie exacerbée.

Les oiseaux ivres bâtissent leurs nids
Les doux oisillons y restent blottis.
Les papillons aux ailes de rubis
Meurent sur les fleurs, d'amour abolis.

La route s'en va dans un poudrolement,
Étroit ruban blanc, qui s'en va, sinuant
Entre les herbes brûlées où les lièvres
Dorment d'un sommeil agité de fièvre.

Des abeilles vont en files pressées
Et se grisent au cœur des fleurs aimées
Le jardin est un grand bourdonnement
Où les cigales dansent en crissant.

Bel été somptueux, fécond en promesses,
Je t'adore pour l'infinie ivresse
Que tu distilles par tes chauds rayons
Et que tu nous verses en splendides dons.

AUTOMNE

Les feuilles tournoient dans une gaie sarabande,
L'automne somptueux déroule ses guirlandes,
L'air frileux écoute de graves cantilènes,
Les grands bois échangent des myriades d'haleines.

Les arbres défeuillés dressent leurs branches vides,
Des nids se balancent au vent frais et languide,
L'étang proche a de tragiques plaques noires
Où le soleil mourant met des reflets de moire.

Une caresse adoucit le crépuscule triste,
L'heure bleue se pare d'un charme qui insiste
Et fait défaillir les fleurs dans l'ombre peureuse ;

Brève, la nuit descend, estompant les contours,
Peuplant de mystère les grands nuages lourds
Où brillent les mille yeux des étoiles heureuses.

LA CHANSON DU FEU

Le feu qui crépité, rougeoie, fait des folies,
M'a chanté cette nuit, une chanson jolie.

Voici

Ce que m'a dit

Le feu :

« Tandis qu'au dehors, le vent gémit et sanglote
Et que les grands loups, mordus de faim, radotent,
Tandis que la pluie fait, cinglant, trembler les vitres
Et que les chiens crottés errent en tristes pitres,
Moi, je me suis bâti un palais merveilleux
Où la chaleur vit en un bel accord heureux
Avec la lumière. Mille rouges colonnes
Soutiennent ma maison tout égayée de faunes.
Ils sont vêtus d'habits pourpres et chamarrés
De festons jaunes et de boutons dorés.
Mon orchestre est un très joyeux staccato
Où crépité éperdue, la symphonie en do.
Je donne des fêtes, de grands feux d'artifice
Qui montent en mille gerbes. Vite, on crie « bis »,
Et mes étincelles, joyeusement, s'envolent
Dans un tourbillon et retombent, toutes molles.
Je suis la joie qui rit, la bienfaisante chaleur
Qui pénètre les os d'un insidieux bonheur.

Je suis la vie. » "

Voici ce que m'a dit

Le feu

Tandis qu'au dehors, le vent furieux sanglotait
Et que les grands loups noirs, fous de faim, radotaient.

GRÈVES ET FLOTS

Grèves qui poussez, blondes et scintillantes,
Sous le baiser ourlé d'écume
Du flot berceur qui dit sa tendre chanson lente
Au rythme des vagues qui fument.

Grèves empanachées de splendide lumière,
Aux midis fous et somptueux,
Quand le soleil laisse des arabesques fières
Filtrer du grand ciel paresseux.

Vous contemplez sans vous lasser, émerveillées,
La magnifique symphonie
Qui déroule pour vous ses bleus plis tout mouillés
Sous lesquels palpite la vie.

Et vous êtes alors, ô grèves toutes blondes,
Avec les grandes taches sombres
Des vieux rochers noirs où s'agite tout un monde,
Un lumineux tableau sans ombres.

Vous connaissez tous les secrets des longs flots bleus
Qui chuchotent en grand mystère,
Les contes fabuleux, nostalgiques ou joyeux
Qui viennent des lointaines terres.

Tout le long du jour, sous le clair soleil splendide
Qui vous teinte de bleu saphir,
Vous formez sans cesse des rondes très candides
Tandis que s'égrènent vos rires.

Mais quand descend la nuit, le soir mélancolique,
Le soir où naissent les remords,

Alors s'élève la cantate maléfique
Du flot noir qui crie et qui mord.

La grève épouvantée entend les lourds sanglots,
Les gémissements et les râles,
Et les étranges bruits, désordonnés et faux,
De la grande mer qui s'étale.

Les vagues racontent leurs sinistres faits d'armes,
Et cela fait un air tragique
Où il y a du sang, des douleurs et des larmes.
Un air atroce et nostalgique.

Un flot dit : Par une nuit inondée de lune,
S'en allait confiant, un navire,
Et le petit mousse, haut perché dans la hune,
Dormait dans un calme sourire.

Soudain, la lune se voile d'un nuage noir,
Les vagues dansent, haletantes,
Sous le vent furieux qui hurle dans la nuit noire
Et cabre les lames géantes.

Du haut de la hune, l'enfant blond a glissé
Dans un profond, immense abîme,
Et il est entré, ensommeillé et glacé,
Dans son tombeau aux glauques cîmes.

Le navire est sorti de la grande tourmente,
Et les beaux gas pleins de bonheur
Ont revu, tout joyeux, leurs fiancées charmantes ;
Mais sur la grève, une mère pleure.

Un autre flot passe, s'arrête, écoute et dit :

Ils étaient six grands matelots
Partis par un matin brumeux, un matin gris,
Confiants dans leur petit bateau.

Et je les ai tordus, pris, noyés dans mes flots
Où il sont allés tout au fond,
Le corps à jamais froid, les yeux à jamais clos,
Sur une épouvante sans nom.

De toutes parts, s'élèvent les lugubres contes,
Et la clameur désespérée
De la grande mer repentante, crie et monte
En longs sanglots inapaisés

Qui viennent mourir, charriés par les grands flots,
Sur la grève privée de lune,
Tandis que le vent fait chanter les filaos
Et court éperdu sur la dune.

FUMÉES

Fumées qui vous élevez dans le soir bleu.
Votre grise petite âme vacillante
Qui tremblote, chassée par la brise lente,
Prend un symbole émouvant
Les soirs las où l'on se sent
Seul, sans foyer, les tristes soirs où tout ment.

Humble petite chose grise qui flottez
Au vent, vous évoquez de tièdes soirées
Autour de l'âtre rouge
Devant le feu qui bouge.

Vous mettez au cœur de sourdes nostalgies
Du foyer éteint, des souvenirs enfuis,
Des soirs de clair bonheur où l'on frissonnait
De l'obscur joie d'être jeune, d'être né.

Fumées qui vous élevez dans le soir frais,
Douce quand même aux tristes cœurs naufrages,
Vous rappelez l'atmosphère d'un chaud foyer
Fleuri, intime, où il fait bon reposer.
Une femme est là, des enfants aux joues roses,
La pièce est embaumée du parfum des roses....

Fumées qui vous élevez dans le soir bleu,
Vous mettez dans le cœur de beaux songes heureux,
Votre grise petite âme vacillante
Qui tremblote, chassée par la brise lente,
Prend un symbole émouvant
Les soirs las où l'on se sent
Seul, sans foyer, les tristes soirs où tout ment.

FLEUR D'EAU

Fleur éclatante parmi le bleu tout irradiant
Dans la lumière chaude qui vibre intensément
Elle s'avance moite, vers la grande eau écumeuse,
Et son beau corps royal tremble d'une flamme heureuse.

Fleur humaine aux transparences de rose rose,
Aux douceurs de velours, aux frais parfum de fleur rose,
Fleur de chair d'où s'épanouissent, beaux fruits mûrs,
Les bras et les jambes, polis d'un galbe'très pur.

Brutale, une vague crêtée de blanc l'a surprise
Et la fleur empourprée dans le bleu qui agonise,
Tombe fauchée, dans un grand rejaillissement d'eau.

Brève, une tête casquée de rouge, réapparâit
Et les membres purs, dans une harmonie bien rythmée,
Se détendent prestes, montant à l'assaut du flot.

CHANSON TRISTE

Il pleut...
Et dans son cœur lassé.
Palpitent agacés
Les souvenirs fanés.

Sombres, comme le temps,
Les souvenirs d'antan
Dansent un menuet lent.

Il pleut...
Et quel étrange émoi
A éteint toute joie

Et rallumé l'émoi,

L'étrange émoi d'un cœur
D'où a fui tout bonheur
Et qui calmé, attend l'heure....

NOCTURNE

Dans la mer toute bleue, l'astre rouge a sombré,
Et la rade endormie, dans le soir attardé,
N'étincelle plus que de bouées lumineuses,
Irréelles fleurs qui ornent la nuit laiteuse.
Sous la grand'voile qui nous couvre, rêvons ma-mie,
Et laissons couler les heures, l'âme ravie.

Déjà la mer brille de lueurs phosphorescentes,
Et au ciel s'allument des pointes incandescentes.

Chargées de lourds filets, les barques vont au port,
Hissant dans leur sillage un gros poisson qui dort.....
Appareillant mille rayons pour aller au
Zenith, la lune tremblotante sort de l'eau
A lentes saccades, environné de lueurs
L'astre blond monte, telle une splendide fleur.

CHANSON PAÏENNE

Sous le soleil brûlant des lointains tropiques,
Toute la nature étincelle, magique.
Au large, les récifs, frangés de blanche écume,
Font à l'île un berceau ennuagé de brume,
Fouillis de verdure, vision de paradis,
Orgie de nuances, émeraudes, rubis,
Rêve enchanteur que Dieu posa sur l'océan,
De tous les édens, tu es bien le plus prenant.

Maris Stella, étoile aux clairs feux de soleil,
Allumant dans la mer mille lueurs vermeilles,
Y mets tu aussi tes longues langueurs mortelles
Et ton charme insidieux qui très vite ensorcelle
Rayonne chaque jour de promesses nouvelles.

ACHEVE D'IMPRIMER
LE 6 J U I N 1934
SUR LES PRESSES DE
THE GENERAL PRINTING
& STATIONERY, COMPANY LIMITED.
T. Esclapon, administrateur

HORS COMMERCE
25 EXEMPLAIRES SUR
PPIER ANTIQUE NUMEROTES
DE 1 A 25